

> Frédéric Bossier et Raymond Leblanc, en 2006

© Photo J.-L. Vallet pour dBD

C'était en 2006. Les éditions du **Lombard** fêtaient leur soixantième anniversaire et nous avons eu le privilège de rencontrer un de ses emblématiques créateurs... Se retrouver face à un dinosaure du 9^e art, dans son bureau du Lombard fraîchement repeint – encore que le vert sur les murs n'était pas tout à fait le même, dixit le maître des lieux – et remis à l'identique, cela fait forcément un choc ! Installés confortablement dans nos fauteuils respectifs, moi étant en dessous de lui (une technique paraît-il de commerce) alors que je suis bien plus grand que lui, nous avons discuté des éditions du Lombard et de son parcours. Je crois me souvenir que c'était moi le plus fatigué des deux après une bonne heure et demie d'interview ! À l'occasion du centenaire de sa naissance et d'une exposition hommage au musée Hergé, nous trouvons intéressant de vous repasser cette interview (avec quelques ajustements, notamment sur les dates et les prix encore en francs belges) donnée dans le numéro 5 de *dBD*. Elle est toujours aussi d'actualité et passionnante.

■ Frédéric Bossier



Raymond Leblanc

UN PIONNIER !

Peut-on dire que Le Lombard, c'est vous ?

Pas tout à fait. Nous avons créé cette maison d'édition en 1944 à trois : Georges Lallemand, André Sinave et moi-même. Au départ, mes associés voulaient que cela s'appelle Les Éditions Leblanc – ce que je ne voulais pas du tout –, alors nous avons choisi de prendre tout naturellement le nom de la rue où nous nous étions installés en 1945. [en août 1958, les éditions du Lombard achètent et déménagent dans un immeuble de sept étages construit sur mesures, près de la gare du Midi, avenue Paul-Henri Spaak ; ils s'y trouvent toujours] Nous avons commencé par éditer les revues *Coeur* et *Ciné-Sélection*, respectivement réservées à la littérature sentimentale et à l'actualité cinématographique.

Tintin n'est donc venu qu'après ?

Nous étions ouverts à toutes sortes d'activités mais nous nous sommes vite recentrés sur l'édition du *Journal de Tintin*.

Était-ce du pur business ou étiez-vous vous-même amateur de BD ?

J'ai lu *Tintin* dès la première parution en 1929. Je vivais à ce moment-là dans les Ardennes et par l'intermédiaire des curés, nous recevions le journal *Le Petit Vingtième* dans lequel Tintin paraissait. Je lisais aussi *Coeurs vaillants*, *L'Intrepide*, mais mon personnage préféré restait Tintin. Après la guerre, quand avec mes

associés nous avons décidé de lancer un hebdomadaire avec ce personnage en figure de proue, je n'ai pas hésité une seule seconde. Les jeunes éprouvaient à ce moment-là un réel besoin d'évasion.

Connaissez-vous personnellement Hergé ?

Pas du tout ! C'est par Pierre Ugeux, le fils de l'éditeur du *Petit Vingtième*, que j'avais connu avant-guerre, que nous sommes entrés en relation avec Hergé. Lors de notre premier contact, il est tombé de sa grande hauteur et nous a dit : « Vous n'y pensez pas ! Comment voulez-vous qu'un journal portant le nom Tintin soit autorisé à être publié alors que je suis interdit de droits civiques ? » [le 8 septembre 1944, le haut-commandement des Forces alliées en Belgique interdit provisoirement l'exercice de la profession à tout journaliste ayant collaboré à la rédaction d'un journal pendant la guerre – ce qu'Hergé avait fait en travaillant pour *Le Soir*] Je lui ai répondu que je ne lui demandais pas son sentiment mais juste son accord pour publier, sur les cinq années à venir, un journal au nom de ce personnage. Nous nous sommes revus bien après qu'il se soit renseigné sur notre compte et il a finalement accepté notre proposition. Mais cela a pris du temps. Il a beaucoup réfléchi avant de nous donner son accord. C'est un peu Jacobs qui a débloqué la situation... Il lui a dit que c'était sa chance de pouvoir être de nouveau publié, de surcroît dans un journal édité par des Résistants, et que pour sa part, il n'hésiterait pas un seul instant ! Nous lui offrions l'occasion qu'il attendait pour se dédouaner.

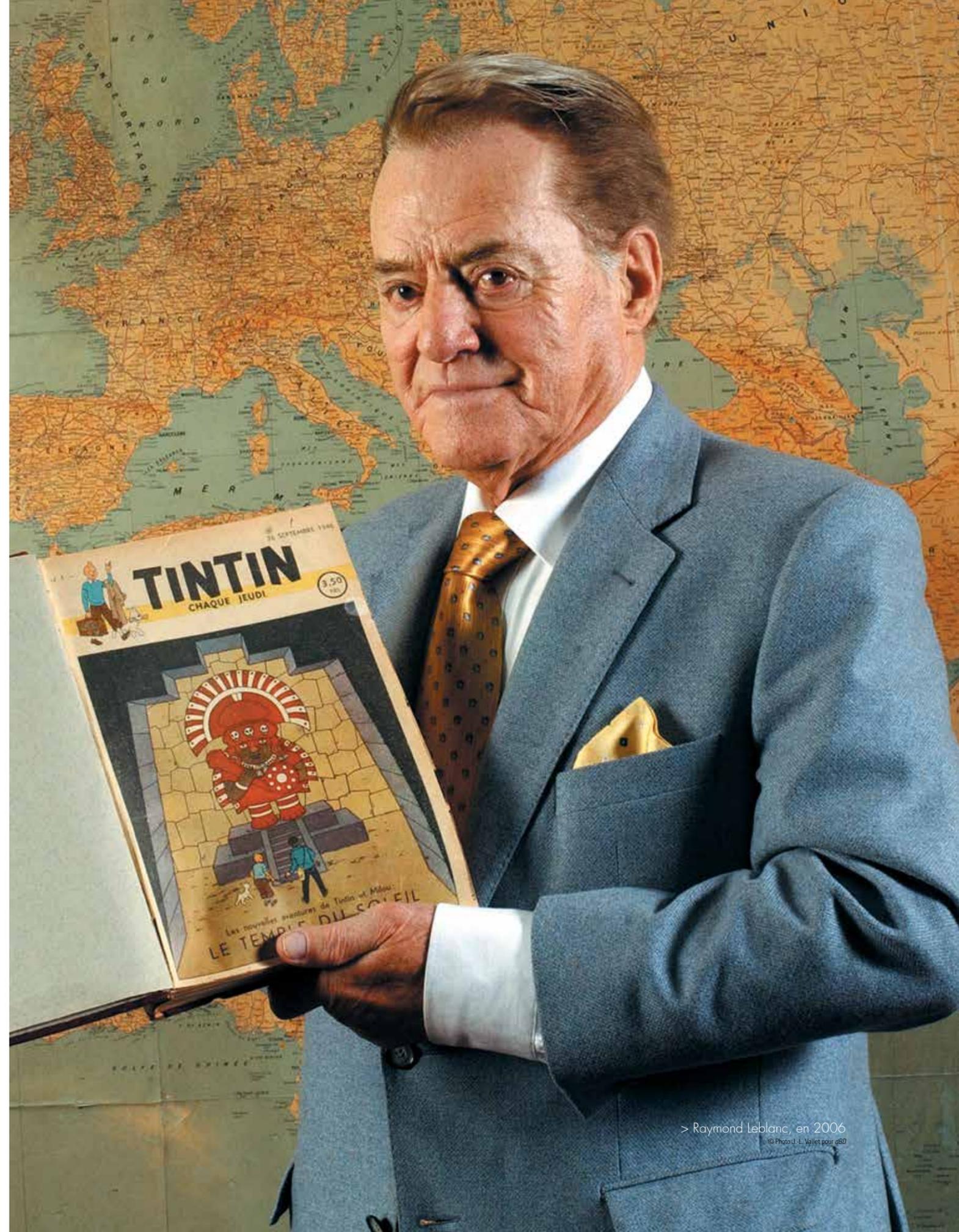
Le personnage de Tintin lui appartenait en son nom propre ? Absolument. Maintenant, il appartient à la fondation Hergé.

De quoi avait-il peur à ce moment-là ?

Il avait des inquiétudes... complètement fondées, d'ailleurs, puisqu'à l'annonce de ce projet, j'ai été convoqué à la Chambre suite à une plainte d'un député communiste. Tout un ramdam a suivi et a déclenché de nouvelles instructions. Finalement, le ministère de la Justice et les autorités compétentes ont conclu qu'Hergé avait commis une erreur mais pas une faute.

■ *Ciné-Sélection* : la première revue éditée par Raymond Leblanc et les éditions du Lombard

© Le Lombard



> Raymond Leblanc, en 2006

© Photo J.-L. Vallet pour dBD

■ Avril 1947, première apparition du célèbre slogan
© Le Lombard



Que pensiez-vous personnellement de cette situation ?

J'ai toujours eu de l'admiration pour Hergé. Pour moi, il ne méritait pas d'être incivique, tout en reconnaissant qu'il avait collaboré avec la presse allemande. Mais ce n'était pas à moi de juger cet homme. Il y avait une autorité supérieure pour cela. L'auditeur militaire a hésité longtemps avant de lui rendre ses droits civiques.

Cela vous a permis de lancer en toute quiétude ce journal...

Suite à cette décision, j'ai su que nous allions recevoir un certificat de civisme. Nous étions début 1946 et nous l'avons obtenu en mai de cette même année. Entre-temps, nous avons tout préparé comme

si c'était fait : campagnes d'affichage, de publicité, maquette, etc. Cinq mois plus tard, le 26 septembre 1946 pour être précis, le premier numéro paraissait en kiosque. *Tintin* bénéficiait d'un renom important, ce qui m'a permis de lancer dans le même temps une version flamande, *Kuifje*. J'ai aussi fait le tour de toutes les grandes écoles de Belgique et à ma grande surprise, toutes m'ont commandé la revue en grand nombre. À elles seules, elles me garantissaient plus de dix mille exemplaires en ventes fermes !

Quel était le paysage de la presse jeunesse à cette époque ?

En tout, pas moins de quinze revues jeunesse s'étaient lancées en moins de deux ans. *Spirou* et *Bravo* étaient de véritables institutions ! *Le Petit Monde* était notre concurrent direct. Après enquête, nous avons appris qu'il tirait entre dix et vingt

mille exemplaires au numéro. Après discussions avec nos associés et les diffuseurs, nous avons choisi de tirer soixante mille exemplaires, dont quarante mille en langue française. Nous imprimions en couleurs, ce qui a indubitablement joué en notre faveur. Dès 1956, nous n'avions plus vraiment d'adversaires en dehors de *Spirou*. Le principal danger commençait à être la démocratisation des loisirs. D'où le développement à cette époque de nos animations sur les plages et sur les lieux de villégiature. Puis sont apparus la télévision, le journal *Pilote*... Sans cesse, il a fallu nous adapter à ces concurrents... Sans oublier l'évolution des goûts de la jeunesse.

On imagine que le choix d'un tel tirage initial a dû en surprendre plus d'un...

Nous avons été traités de tous les noms mais nous estimions avoir tous les éléments pour pouvoir prendre de tels risques... Et puis, nous étions persuadés de réaliser à ce moment-là quelque chose de très important. Enfin, il nous a fallu trouver un imprimeur qui accepte non seulement de nous suivre mais aussi d'imprimer un journal où figurait le nom d'Hergé. Les cicatrices étaient loin

d'être refermées à cette époque et nous avons dû le convaincre sur ces deux points. Au sujet d'Hergé, nous avons dû demander au ministre de la Justice un courrier confirmant le fait qu'il avait bien reçu son certificat de civisme. Concernant le tirage, il nous a fallu lui justifier des garanties bancaires, car comme les autres, notre imprimeur n'y croyait pas ! Il voulait nous dissuader d'en imprimer autant. Le résultat lui a donné tort car tous les exemplaires ou presque – nous n'avons eu que 10 % de retour – se sont vendus la première semaine ! La demande était si forte que nous sommes passés dès le numéro 13 à un tirage de quatre-vingt mille exemplaires. Sur ce même numéro, la pagination est aussi passée de douze à seize pages avec une augmentation de prix. Le même résultat a été constaté dans tous les pays ! [en 1951, le nombre d'exemplaires distribués en Belgique, France et Hollande est de l'ordre de trois cent mille]

Vos premiers numéros ont été imprimés selon la technique de l'héliogravure. Pourquoi ce choix ?

La qualité d'impression était meilleure que pour l'offset. Et puis ce système était plus rapide si vous dépassiez les dix mille exemplaires, ce qui était notre cas. Il fallait des machines modernes et rapides.

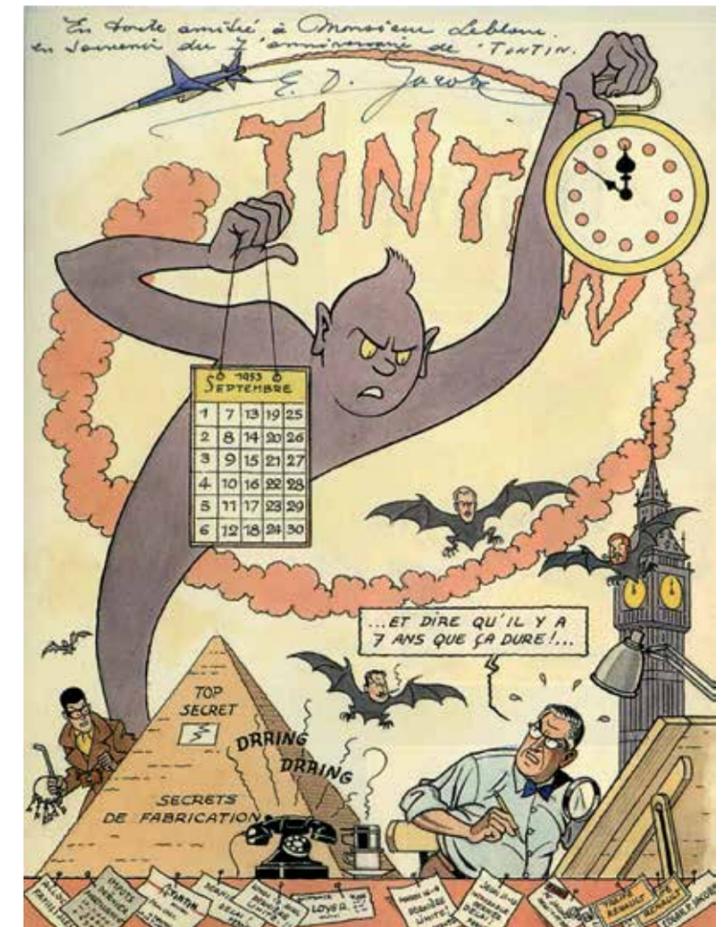
Comment s'est constituée la première équipe ?

Hergé a choisi son équipe rédactionnelle et ses collaborateurs [Hergé et Jacques Van Melkebeke sont ainsi devenus respectivement directeur artistique et rédacteur en chef, Jacobs, Jacques Laudy, Cuvelier constituant le reste de l'équipe]. Ensemble, ils ont créé le premier numéro et j'ai connu ma première inquiétude : Jacobs illustrait une histoire de Voltaire. Comme j'étais catholique et que nombre de mes commandes étaient pour des instituts chrétiens, je lui ai demandé de retirer cette page. Il m'a finalement convaincu de la laisser, m'expliquant que cet écrivain était connu dans le monde entier et qu'il n'y avait aucune raison de s'inquiéter. À la sortie du premier numéro, nous avons reçu une avalanche de réclamations et des menaces de désabonnement des collègues en cas de récurrence. Du coup, j'ai fait supprimer cette page pour la remplacer par *La Guerre des mondes*, un texte d'Herbert G. Wells. Les auteurs ont compris ma position, contents qu'ils étaient de pouvoir travailler de nouveau !



■ Jacques Martin, Paul Cuvelier, Hergé et Bob de Moor sont les fers de lance du journal *Tintin* dès 1949
© Le Lombard / Casterman / Hergé - Moulinsart

■ 1953 : Hommage de Jacobs à Raymond Leblanc et au journal *Tintin*
© Jacobs / Le Lombard



Que représentait Dargaud à cette époque ?

C'était un petit éditeur, comme nous. Sa réputation était intacte et, de ce fait, il avait accès au papier, ce qui était le problème majeur en cette période d'après-guerre [en Belgique, il fallait l'accord du Premier Ministre]. Mon diffuseur belge m'avait soumis une liste d'éditeurs jeunesse. Un par un, je les ai visités et tous, en entendant le nom de *Tintin* et d'Hergé, m'ont claqué la porte au nez. Heureusement, quelqu'un travaillant pour Hachette m'a conseillé de rendre visite à un jeune éditeur du nom de Georges Dargaud. Sans hésitation, il a accepté de marcher avec nous, après avoir mis les choses au point juridiquement...

Le premier numéro « français » paraît en septembre 1948...

Et pour marquer le coup, nous avons mis le général de Gaulle sur la première une. Dans un premier temps, nous avons repris le matériel belge existant pour remplir les pages avant d'introduire des auteurs français. Peu à peu, les éditions se sont différenciées, ce qui n'a pas été chose aisée à gérer.

Quels étaient les chiffres de vente ?

Un peu moins importants qu'en Belgique car *Tintin* était bien moins connu dans votre pays. Le premier tirage a été de soixante-dix mille exemplaires. Puis après le lancement du chèque *Tintin*, nous avons atteint des mises en place de trois cent mille...



« L'idée des timbres *Tintin* a été empruntée à ma mère. Elle achetait des produits à cause des timbres Artis. (...) Très rapidement plus de 10 millions de timbres *Tintin* ont été distribués chaque mois via une dizaine d'industriels belges. »

■ 1957 : encart publicitaire pour les timbres *Tintin*
© Le Lombard

Vous voulez dire que les chèques *Tintin* qui se trouvaient sur une multitude de produits de consommation (beurre, farine, chocolat, etc.) sont à l'origine du succès du titre ? ⁽¹⁾

Absolument. Les naissances respectives du point et du chèque *Tintin* ont fait mousser les ventes dans des proportions invraisemblables. Les chèques présentaient deux avantages : celui de faire découvrir le personnage, et donc de faire vendre mieux le journal puis les albums, et celui de mieux connaître les goûts de nos lecteurs.

Qui a cette idée ?

Elle a été empruntée à ma mère. Elle achetait des produits à cause des timbres Artis [en Suisse, le même principe existait sous le nom de Sylva]. Alors j'ai repris l'idée... après en avoir parlé à Hergé. Cela a donné le départ de toutes sortes de produits *Tintin* : jouets, disques, cerf-volants, etc. Le premier industriel à qui j'en ai parlé m'a tout de suite suivi. Très rapidement, plus de dix millions de timbres *Tintin* ont été distribués chaque mois via une dizaine d'autres industriels belges.

Je crois même que pour pousser le vice, vous êtes allés jusqu'à placer deux timbres *Tintin* dans le journal...

(Rires)

Hergé validait-il ces choix ?

Il n'intervenait pas. La seule chose que je lui ai demandée, c'était de dessiner le timbre, ce qui ne fut pas une chose facile... Il ne croyait pas du tout à cette idée. Hergé était un pur artiste et il reconnaissait lui-même ne pas être un grand commercial. Mais la plupart du temps, après réflexion, il marchait !

■ Orlík dans *Le Secret de l'Espadon*, en 1949
© Jacobs / Le Lombard / Blake & Mortimer



Le journal a très rapidement connu des versions étrangères...

Tout à fait. Nous avons même connu des versions vietnamiennes, cambodgiennes, égyptiennes, israéliennes, turques, dans les pays nordiques... avec pour effet de faire vendre plus d'albums chez Casterman. J'ai eu tort à cette époque de ne pas demander un intérêt !

Justement, comment se sont gérés ces contrats signés par les auteurs auprès de ces autres maisons d'éditions ?

Nous avons été au courant de tout. Tout était très clair.

Que s'est-il passé à la fin de ce contrat vous liant avec Hergé ?

Nous lui avons proposé de rentrer dans le capital. Puis il était si content du succès du journal, qu'il nous a signé un contrat à vie !

Cette réussite vous donnera l'envie d'éditer des albums...

Nous avons compris la demande du public. *Le Secret de l'Espadon*, signé par Jacobs, a été le premier album des éditions du Lombard.

Là encore, les trois mille premiers exemplaires se sont épuisés très rapidement. D'autres de Jacques Martin, Cuvelier, Les Funcken, Macherot, Bob de Moor, etc., ont suivi.

Pourquoi Hergé n'a-t-il jamais publié d'albums chez vous ?

Les droits appartenaient à Casterman. Nous n'avons jamais cherché à casser le contrat qui le liait à cet éditeur car nous avions des relations très amicales avec lui. Chacun est resté dans son secteur !

Cela n'a pas engendré une frustration de votre part ?

Pas du tout. J'étais très content d'avoir le journal et ce début d'activité dans l'édition de livres ! Il faut savoir se limiter dans la vie...

Peu à peu, Hergé semble lâcher les rênes du journal...

Hergé était sujet à de profondes dépressions dès 1947. Il nous arrivait de ne pas avoir de nouvelles pendant plusieurs semaines. Nous avons dû camoufler toutes ses absences de différentes façons [comme ce retour de *Quick et Flupke* en 1947 ou la présence, en 1948, de *Popol et Lapinot*, initialement publié en 1934 dans *Le Petit Vingtième*. En août 1949, au sein même du journal, un article titrait « *Hergé a disparu* ». En 1951, il s'interrompt pendant la publication de *On a marché sur la Lune*, etc. Hergé ira jusqu'à publier une lettre d'excuse en avril 1951 dans le journal]. Il a même failli partir rejoindre des amis en Argentine. Ceci aurait été la fin de la présence de *Tintin* dans le journal. Il était alors très marqué par l'Ordre nouveau, symbolisé par le mouvement rexiste [le parti d'extrême droite de l'époque]. Les problèmes de ménage de cet homme ont aussi beaucoup déteint sur le quotidien du Lombard. Il y eut même un moment où il s'intéressait plus à Fanny, son nouvel amour, qu'à cette publication.

Comment réagissaient vos associés ?

Georges Dargaud, qui n'avait pas la même relation avec Hergé que moi, me brandissait le risque de faillite si *Tintin* ne revenait pas dans les pages du journal. Du coup, un jour, il m'a soumis l'idée d'envoyer à Hergé un nouveau slogan : « *Tintin*, le journal sans *Tintin* ». Hergé l'a très mal pris et cela l'a peut-être incité à retravailler de nouveau sur un album, à savoir *Les Bijoux de la Castafiore*.

■ 1953 : hommage d'Hergé à Raymond Leblanc
© Hergé / Hergé - Moulinsart



■ 1951 : Hergé présente ses excuses aux lecteurs pour l'interruption de la publication de *On a marché sur la Lune* © Hergé / Hergé - Moulinsart

« Hergé était sujet à de profondes dépressions dès 1947. Il nous arrivait de ne pas avoir de nouvelles pendant plusieurs semaines. (...) En août 1949, au sein même du journal, un article titrait : « *Hergé a disparu* ». »



De manière générale, comment se déroulait la vie du journal ?

Le premier rédacteur en chef « non officiel » a été Jacques Van Melkebeke, qu'il a fallu chasser d'urgence car la sûreté le cherchait. Je ne savais pas qu'il était condamné. Je lui ai demandé de partir avant une perquisition et nous avons fait comme s'il n'avait jamais été présent. Il a été remplacé par André D. Fernez puis, en 1959, par Marcel Dehaye, Hergé restant le directeur artistique. En 1966, quand il a fallu que je nomme un nouveau rédacteur en chef, j'ai choisi Greg [né en 1931, il avait écrit des gags de *Modeste et Pompon* pour Franquin dès 1946. Détail amusant, il avait quitté le journal en juin 1965, le jugeant trop rigide et qu'il était impossible d'y percer]. Comme il vivait à Paris, je m'y suis rendu pour le convaincre et, en accord avec Dargaud, nous l'avons intronisé à ce poste. Il a beaucoup fait évoluer le journal en introduisant un peu de féminité et de violence mais, bien évidemment, avec de l'humour. En un mot, il a rendu le journal plus vivant. Les ventes s'en sont ressenties. Hergé a très mal pris cette nomination. Pendant un temps, nous nous sommes envoyés des lettres puis il a compris qu'il ne pouvait pas faire mieux.

Pour en revenir à Melkebeke, quel est votre sentiment sur cette personne ?

C'est un garçon qui a joué un très grand rôle au début de *Tintin*. Techniquement, il connaissait beaucoup plus de choses qu'Hergé dans bien des domaines. Hergé l'avait pris à sa charge. Au niveau du Lombard, il n'avait aucune fonction, ni aucun salaire officiel ! Quand la sûreté m'a appelé, j'ai été surpris de sa présence et de son rôle dans le journal. Après cette affaire, il a d'ailleurs fait deux ans de prison. À sa libération, j'ai fait sa connaissance et j'ai découvert qu'il avait une culture incroyable. Comme j'estimais qu'il avait payé sa dette à la société, je l'ai engagé pour diriger le journal *Chez nous*.

Comment avez-vous géré le conflit entre Hergé et Jacobs ? [pour faire simple, Jacobs, après avoir beaucoup travaillé en cet après-guerre sur le passage du noir et blanc à la couleur des histoires de *Tintin*, avait demandé à être crédité sur les albums, ce que Hergé lui avait refusé]

Je les voyais chacun de leur côté autour d'une bonne table. Mon unique problème était de les garder tous les deux. Mais tout a fini par s'arranger. Ce genre de situation est fréquent dans tous les corps de métiers. Jacobs était un homme très gentil et il finissait toujours par céder. Leur brouille a duré deux ans. Jacobs est l'homme le plus intègre que j'ai connu !

Combien payiez-vous vos auteurs ?

Quand nous avons commencé, le métier d'éditeur était très peu connu. Du coup, nous avons appris sur le tas et nous avons décidé de payer les auteurs à la planche. En fonction de leur importance, les prix étaient variables. Cuvelier recevait, par exemple,

750 FB [18 €] à la planche alors qu'Hergé touchait 5 000 FB [127 €]. Ce barème a été admis par tous ! Chose importante, les scénaristes n'avaient pas droit de cité. Les mœurs étaient comme cela. Si le dessinateur prenait un scénariste pour l'aider, c'était à sa charge. Celui qui a débloqué cette situation est René Goscinny. Je lui ai plutôt donné raison car de plus en plus de séries avaient du succès grâce au talent du scénariste. Je pourrais citer *Astérix* ou *Lucky Luke*. À partir de ce moment-là, nous avons dû faire deux contrats : un pour le dessinateur et un autre pour le scénariste.

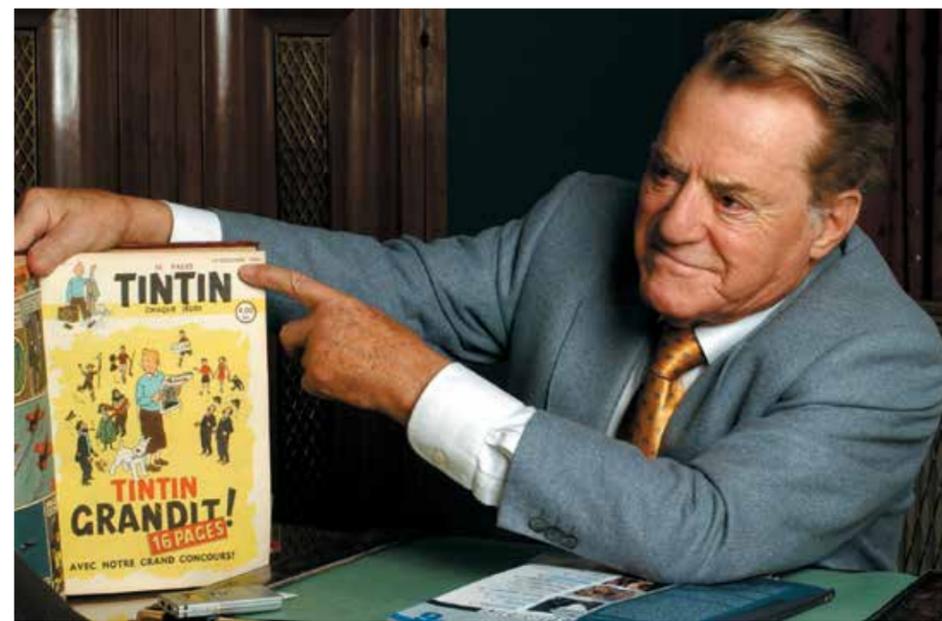
Peut-on revenir sur cette « guerre » entre *Tintin* et *Spirou* ?

Le livre écrit par Hugues Dayez [*Le Duel Tintin Spirou*, Les Éditions contemporaines] sur le sujet est excellent. Pour en revenir à votre question, nous avons toujours eu un « gentleman agreement » avec le journal *Spirou*. Pour le public, nous étions des concurrents et nous faisons tout pour le faire croire. Mais dans les faits, Charles Dupuis et moi-même allions déjeuner ensemble régulièrement. Il y avait de la place pour deux et nous étions fiers d'avoir réussi chacun de notre côté. Cette lutte « parente » nous a permis de passer chacun de 12 à 65 pages. Résultat, chaque semaine nous produisions plus de 120 pages de bandes dessinées.

Cela a permis à nombre d'artistes de s'exprimer. Sans cela, la montée de cet art en Belgique n'aurait jamais été aussi forte.

D'un autre côté, quand un genre existait dans une revue, personne d'autre ne pouvait prendre ce créneau et l'auteur se voyait quasi obligé d'aller voir ailleurs. L'exemple qui me vient à l'esprit, c'est le *Ric Hochet* de *Tintin* qui a empêché d'autres auteurs de raconter des histoires de détectives...

C'est arrivé mais tout s'est résolu correctement. On peut toujours le dire et le penser des années après, mais c'est comme cela !



■ Raymond Leblanc © 2006 Photo J.-L. Vallet pour dBD

⁽¹⁾ En fonction d'un nombre déterminé de points collectionnés, la personne reçoit en échange des casquettes, des portefeuilles, des manuels scolaires, des avions, des jeux, etc. tous en rapport avec les personnages du journal.

Nous avons comme l'impression que vous n'avez aucun regret sur cette aventure...

Absolument. Je suis très fier d'avoir eu Dupuis comme concurrent, et même *Pilote* plus tard [dont il possédait 50 % du capital en vertu de ses accords avec Dargaud] ! Cela ne m'a pas empêché d'être combatif au quotidien. Actuellement, je suis très heureux d'avoir connu cette vie-là, avec ces concurrents-là. Je vous précise que les éditions du Lombard n'ont jamais fait l'objet d'aucun procès.

Comment voyez-vous le succès de Lombard, aujourd'hui partie prenante du groupe Média Participation, numéro un en Europe ?

Je suis très heureux de voir tout ce qui se fait dans cette maison. Yves Sente [le directeur littéraire au moment où nous avons fait cette interview, place qu'il a quittée ensuite pour se consacrer à l'écriture de scénario] lui a redonné ses lettres de noblesse et elle fête cette année ses soixante ans. Il a insufflé ce troisième souffle et toutes ces idées de collection, « Troisième Vague », « Troisième Degré », etc. Nous avons la chance de l'avoir dans nos rangs.

“ Si le dessinateur prenait un scénariste pour l'aider, c'était à sa charge. Celui qui a débloqué cette situation est René Goscinny. Je lui ai plutôt donné raison car de plus en plus de séries avaient du succès grâce au talent du scénariste. (...) À partir de ce moment-là, nous avons dû faire deux contrats : un pour le dessinateur et un autre pour le scénariste. ”

Et votre rôle actuel, en quoi consiste-t-il ?

Je suis président d'honneur du Lombard, c'est-à-dire que je ne fais plus rien. (rires) Vous me permettrez à mon âge de m'offrir ce luxe. (rires) Je me consacre à la fondation Raymond-Leblanc qui vient d'être créée cette année. Son but est de faire connaître chaque année de jeunes talents, mais tout n'est pas encore défini dans les statuts ! [nous sommes alors en mai 2006 et depuis, les premiers lauréats ont été nommés]

Et cette célébration, vous la voyez comment ?

Sincèrement, cela me stresse !

Avant de nous quitter, nous voudrions passer en revue, quelques-unes des personnalités que vous avez côtoyées. Commençons par Hergé.

Hergé était un grand monsieur mais c'était plutôt quelqu'un de très renfermé, sauf quand il était entouré de deux, trois amis intimes. Mes rapports avec lui ont toujours été imprégnés de respect et d'estime. La première fois que je l'ai rencontré, il n'avait que 36 ans. À part les banquets que nous organisons chaque année à Beersel, je ne peux pas dire que nous étions intimes. Par contre, j'étais très ami avec sa première femme...

Edgar P. Jacobs...

Un grand ami mais comme il dessinait lentement; il était rarement libre !

Paul Cuvelier...

Il avait 19 ans quand je l'ai rencontré. C'était plus un peintre qu'un dessinateur de BD. Malheureusement, il s'est ensuite plus intéressé aux femmes et à la boisson... ou inversement !

Jacques Laudy...

Il a eu une vie très spéciale. D'origine anglaise, il venait toujours à Beersel avec sa cornemuse.

Avec lequel vous entendiez-vous le mieux ?

Sans hésiter : Tibet.

Monsieur Leblanc, merci beaucoup pour cet entretien... ■



■ 1986 : Hommage de Maréchal au journal *Tintin*
© Maréchal / Le Lombard

Jacques Pessis est un homme reconnu dans le monde des médias, du show-business et... de la bande dessinée. C'est d'ailleurs lui qui a convaincu l'humoriste Laurent Gerra de scénariser les aventures de *Lucky Luke*. S'il faudrait lui consacrer une longue interview sur ses liens étroits avec le monde du 9^e art, c'est sur son livre d'entretiens avec Raymond Leblanc, *Le Magicien de nos enfances*, aux Éditions de Fallois, que nous l'avons interrogé. C'était à quelques heures d'un vernissage au musée Hergé consacré au père du journal *Tintin*... ■ Frédéric Bossier

Jacques Pessis

LEBLANC, L'HOMME QUI INVENTA LA BANDE DESSINÉE MODERNE...



> Jacques Pessis, au musée Hergé en 2015
© Photo F. Bossier pour dBD

Connaissez-vous Raymond Leblanc quand vous le rencontrez pour écrire ses mémoires ?

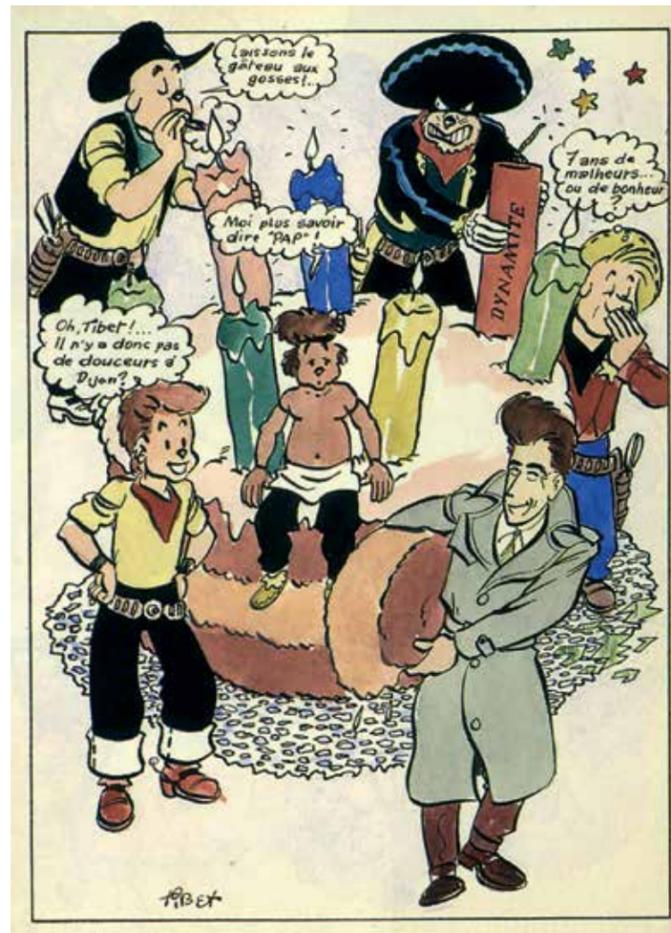
Pas du tout ! Je connaissais bien évidemment son nom car il apparaissait dans le journal *Tintin*, dont j'étais un grand lecteur. Notre première rencontre s'est faite lors d'un de mes passages dans les bureaux du Lombard. Yves Sente [alors directeur éditorial] me dit que Raymond Leblanc était dans le bureau d'à côté et qu'il souhaitait me voir pour que je l'aide à écrire ses mémoires. En dix minutes, l'affaire était réglée...

Comment se sont passés vos entretiens ?

On se retrouvait tous les mardis dans son bureau « mythique » des éditions du Lombard, celui où il a reçu tant et tant d'auteurs et de scénaristes. Sa fille Natacha et Paulette Smets étaient présentes au cas où il aurait eu besoin de se faire préciser certains points, mais comme il avait une mémoire phénoménale malgré ses 89 printemps, il se souvenait de tout et avec une très grande précision. J'ai ensuite tout vérifié et tout ce qu'il m'avait dit était exact.

Vous avez pu aborder tous les sujets avec lui ?

Pratiquement ! Après, il a préféré être discret sur certains épisodes de son parcours professionnel, comme celui de l'arrivée de son fils Guy à la tête des éditions du Lombard. Je l'ai senti particulièrement meurtri à l'évocation de cet épisode mais sinon, il m'a raconté toute l'épopée de la bande dessinée. Et j'ai compris, à l'écouter, pourquoi la bande dessinée belge puis française avaient eu un si grand succès auprès des jeunes. Avec l'aide d'Hergé, il a en quelque sorte tout inventé... Je tiens à associer leurs deux noms car je ne pense pas qu'ils auraient eu la même carrière l'un sans l'autre. N'oublions pas que c'est Leblanc qui est allé chercher Hergé à la sortie de la guerre, à un moment où ce dernier pensait ne plus jamais pouvoir dessiner. Il y avait entre eux une complémentarité et un respect total. Leblanc était l'homme d'affaires, le visionnaire, l'inventeur, tandis qu'Hergé s'occupait de la partie artistique.



Grâce au succès du journal, les éditions du Lombard vont se lancer dans la publication d'albums – le premier sera *Le Secret de l'Espadon* de et par Edgar P. Jacobs – puis créer Publiart...

... qui va permettre aux auteurs de bandes dessinées de travailler pour la publicité. Ensuite, Raymond Leblanc va créer Belvision et poser les premiers jalons de la production audiovisuelle belge. Il prend des risques énormes à ce moment-là. Suite à l'échec des premiers essais de *Pinocchio*, réalisé pour les Américains, il ira jusqu'à hypothéquer tout ce qu'il possédait pour pouvoir continuer l'aventure. Tous les métiers que ces activités ont engendrés, il les a, quelque part, créés de toutes pièces. Leblanc était un créateur dans l'âme et il possédait une capacité de travail hors normes. Il l'avait d'ailleurs gardée quand nous nous sommes rencontrés. Pour preuve, je lui envoyais, le soir vers 20 heures, le texte d'un chapitre écrit à partir des retranscriptions de nos entretiens et je recevais dès le lendemain à 9 heures ses remarques et ses précisions. Il avait gardé cette exigence et cette grande rigueur de travail. Enfin, malgré le succès et la croissance des éditions du Lombard, il avait su rester un patron prévoyant et attentionné pour ses employés.

Nous avons oublié de citer les timbres *Tintin* sur la longue liste de ses créations...

Il a quelque part inventé le marketing dans la bande dessinée. Le succès des timbres *Tintin* était tel qu'ils avaient dû louer un hangar pour traiter l'envoi des cadeaux. Avec la collection Europa, il a été l'un des premiers à croire en l'Europe. C'est encore lui qui a eu l'idée de mettre l'effigie de Tintin et Milou sur le toit des éditions du Lombard, idée qui lui était venue sur une autoroute en Allemagne

en voyant le « M » de Mercedes sur le toit de cette entreprise... Il a retrouvé l'ingénieur allemand qui l'avait conçu, a convaincu Hergé et les politiciens de l'époque d'adhérer à cette idée, et c'est devenu un symbole pour Bruxelles !

Vous a-t-il parlé de ses différends avec Hergé, notamment sur le concept des timbres *Tintin* ?

Hergé avait du mal à accepter beaucoup de choses mais Raymond Leblanc savait le convaincre du bien-fondé de ses opérations marketing. Et Hergé finissait toujours par lui faire confiance... Quand il se plaignait de décisions éditoriales prises sans lui, et notamment pendant ses crises de dépression, Leblanc lui répondait qu'il était indispensable de prendre des décisions en son absence

pour faire tourner l'entreprise. La seule grande différence que je leur connais concerne les chevaux : Leblanc les adorait et Hergé en avait une peur panique !

Vous laissez-vous guider par ses réponses lors de vos entretiens ou aviez-vous préparé des questions en amont ?

Je préparais mes thèmes et je me laissais ensuite guider par ses réponses. Libre à moi de le relancer ou non. Ce qu'il m'a raconté de plus surprenant reste sûrement ce moment où René Goscinny était venu le voir parce que lui et Uderzo souhaitaient quitter Dargaud pour signer au Lombard. Ça aurait pu être l'affaire de sa vie mais, après quelques jours de réflexion, Raymond Leblanc a préféré décliner cette proposition... Et c'était par honnêteté envers Georges Dargaud, qui lui avait permis d'être ce qu'il était devenu [voir interview de Raymond Leblanc]. Il savait être d'une grande droiture... y compris dans les affaires.

« Avec l'aide d'Hergé, il a en quelque sorte tout inventé... (...) Il y avait entre eux une complémentarité et un respect total. Leblanc était l'homme d'affaires, le visionnaire, l'inventeur, tandis qu'Hergé s'occupait de la partie artistique. »



> Natacha Leblanc, Jacques Pessis et Paulette Smets
© Photo F. Bossier pour dBO

Avez-vous connu Georges Dargaud ?

Je l'ai interviewé plusieurs fois sur sa maison d'édition, sur *Pilote*, etc. Même s'ils étaient tous les deux des hommes d'affaires, ils étaient dans le fond très différents. Dargaud a été l'un des grands éditeurs de l'après-guerre mais il n'a jamais été ce pionnier dans son domaine qu'a été Raymond Leblanc. Dargaud a commencé son activité alors que Leblanc avait déjà mis en place beaucoup de choses... N'oublions pas que le journal *Tintin* qui paraissait en France était conçu en Belgique et qu'il y avait toujours cinq semaines d'écart entre les deux publications. On changeait la couverture et quelques articles de fond entre les deux éditions. Autre exemple : Dargaud ne s'est lancé dans la presse que quand il a racheté *Pilote*... On peut difficilement les comparer !

Leblanc avait aussi, paraît-il, un côté très paternaliste avec ses auteurs !

J'ai fait en sorte de le montrer dans ces entretiens. Dans mon métier de journaliste, je suis toujours parti du principe qu'il fallait faire rêver les gens tout en les informant. C'est comme cela que j'ai été élevé et formé. Je pars des faits et rien que des faits et j'y ajoute des anecdotes. Tout ce qui est méchant et négatif, je n'en parle pas, et je suis, quelque part, à l'opposé de ce qui se pratique actuellement... Et pourtant, après dix années passées avec Bouvard, je sais ce qui est caustique ! Dans ce livre d'entretiens, j'ai voulu raconter cet homme tel quel, sans cacher ses qualités ni ses défauts. Et comme il avait plus de qualités que de défauts, j'ai adoré faire ce livre. Retenons surtout le fait que la bande dessinée est née avec Raymond Leblanc et Hergé. C'est cela le plus important !

Nous en prenons bonne note et nos lecteurs également... ■

Natacha, fille de Raymond Leblanc, est la dernière d'une fratrie de quatre enfants, trois venant d'un premier mariage [Gilberte, Monette et Guy] et elle d'un second l'année où son père fêtait sa soixante-deuxième année.



© Photo F. Bossier pour dBO

À l'occasion de la rétrospective Raymond Leblanc au musée Hergé, elle revient avec nous sur les années qu'elle a passées à ses côtés... Non sans une certaine émotion. ■ Frédéric Bossier

Natacha Leblanc

MON PÈRE, CE HÉROS...

On vous a véritablement découverte à l'annonce, en 2006, de la création de la fondation Raymond-Leblanc, du temps de son vivant...

C'était ma manière de lui rendre hommage, en quelque sorte. Mon père était plus qu'un homme d'affaires et comme il avait obtenu ma garde, nous avions une relation privilégiée. En créant la fondation Raymond-Leblanc, notre idée était de défendre le patrimoine de Belvision et de créer un prix pour de jeunes auteurs. Ce prix a pris de l'ampleur puisque la Cocof [Commission communautaire française], *Le Soir*, le Moof Museum et la Région de Bruxelles nous ont rejoints, sans oublier, évidemment, les éditions du Lombard qui avancent des droits d'auteurs et éditent le lauréat. Cette année, j'ai décidé de prendre du recul par rapport à la fondation et de passer le relais à Paulette Smets, qui fait partie de l'aventure depuis le début, aux éditions du Lombard et à deux de mes neveux.

Quel type de père était-il ?

Je pense qu'il s'est autant investi dans son rôle de père que dans celui d'homme d'affaires. Il m'amenaient une fois pas semaine au bureau. Tous les samedis soirs, nous allions dîner au restaurant, nous montions à cheval ensemble... Il était à la fois mon père et ma mère. Et si je l'admire beaucoup, je pense que c'était réciproque parce que j'ai suivi des études supérieures et que lui aurait aimé faire l'université et devenir médecin... Du coup, un bon équilibre s'était établi entre nous. Après, dans ma famille, j'étais sûrement celle qui acceptait le mieux son côté colérique et autoritaire...

Quand avez-vous pris conscience de l'importance de votre père dans le milieu du 9^e art ?

Bien qu'ayant baigné très tôt dans ce milieu, je

ne me rendais pas compte de l'impact de mon père. Ce n'est qu'à l'âge de 20 ans que je m'en suis rendu compte. Cela s'est accentué ensuite avec la création de la fondation et avec la biographie consacrée à Jacques Pessis. J'ai pu apprendre beaucoup de choses sur son parcours en assistant aux entretiens. Plus tard, j'ai installé mon cabinet d'avocats et la fondation dans le building Tintin.

Vous a-t-on reproché le côté homme d'affaires de votre père ?

Pas à ma connaissance. Peut-être qu'on a voulu me préserver... J'ai plutôt entendu dire qu'il était un homme de parole, de conviction, qu'il savait être dynamique et inventif. Mon père était un homme très clairvoyant sur les gens qui l'entouraient et il savait créer l'engagement de ses équipes. ■

Dans le milieu de l'animation, on ne présente plus **Paulette Smets** qui, après avoir été coloriste à Belvision, a su prendre la direction de cette structure jusqu'à sa retraite. Encore très active, elle supervise actuellement les épisodes de la cinquième série animée et le long-métrage d'après la bande dessinée *Yakari* tout en continuant à défendre la fondation Raymond-Leblanc, créée du vivant de cet homme qu'elle a côtoyé pendant un demi-siècle. Son témoignage nous était précieux... ■ Frédéric Bossier



© Photo F. Bossier pour dBO

Paulette Smets

POUR L'AMOUR DE RAYMOND ET DE SON ŒUVRE !

Un mot sur cette exposition...

Elle est très réussie. J'ai beaucoup aimé la reconstitution à l'identique du bureau de Raymond Leblanc. Même la couleur du mur est fidèle. Si la carte du monde qui y trônait n'est pas là, il y a, derrière le bureau, une grande photo avec tous les collaborateurs du journal *Tintin*. C'est très émouvant...

Que trouve-t-on d'autre dans cette exposition ?

Elle retrace la totalité de son parcours, de son passé de Résistant à la création du journal *Tintin* en passant par la création de Publiart, de Belvision, etc. On retrouve aussi beaucoup

d'objets issus des timbres *Tintin* dans les vitrines. Cela représente beaucoup de souvenirs pour moi car sachez que cela fait plus d'un demi-siècle que j'accompagne cette aventure ! Quelque part, je fais partie des meubles... (*Rires*.)

Sur une des photos, on vous voit en sa compagnie...

Les souvenirs de cette aventure me reviennent surtout via les celluloids. Comme je supervisais toutes les couleurs, quand je les revois, c'est comme si je revenais en arrière et revivais le moment. C'est étrange comme ressenti...

Êtes-vous à l'initiative de cette exposition ?

Nous cherchions à monter un événement pour marquer le centenaire de la naissance de Raymond Leblanc. Comme nous n'avions pas les moyens financiers de faire quelque chose, j'en ai parlé à Nick Rodwell en lui disant que ce sera bien de monter une exposition hommage au musée Hergé. Il a tout de suite dit oui et s'est proposé pour tout financer. J'ai été très touchée par ce geste... et je lui en suis très reconnaissante. ■